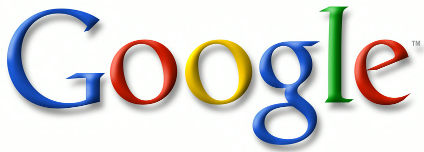


LETTRE

à

MONSIEUR DE LAROCHEJAQUELEIN

LA VÉRITÉ

SUR

NAPOLÉON III

et la

QUESTION ROMAINE

TURIN, 1862

EN VENTE : chez SCHIEPATTI, ÉDITEUR, sous les arcades de Po

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

IMPRIMERIE DE COMPOSITEURS-TIPOGRAPHES
rue du Théâtre d'Angennes, 16.

A MONSIEUR DE LAROCHEJAQUELEIN

Monsieur

Nous avons, nous autres journalistes libres, un diable au corps qui ne nous laisse ni repos ni trêve et nous force à parler à tout propos et sur tout propos. Trop français et surtout trop fier de l'être (quoique ne professant aucune admiration de la Colonne) pour oublier ces grands jours de 48, où Vous ne vous possédiez plus de la joie de vous proclamer le premier républicain de France, j'ai aussi le cœur trop italien pour ne point céder à la tentation de mon diable (la folle du logis, aurait dit notre cher et regretté de Nerval) de vous exprimer toutes les sympathies de l'Italie pour la façon généreuse dont vous défendez sa cause au palais Bourbon, et je ne

saurais mieux vous témoigner mon admiration personnelle qu'en inscrivant en tête de cette courte appréciation (bien obscure sans doute, mais due cependant à de sérieuses études) le nom d'un homme dont les convictions libérales dépassent toutes les prévisions conçues.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Turin, Mars 62.

R. G. Cavé.

LA VÉRITÉ SUR NAPOLÉON III

ET LA QUESTION ROMAINE

Il faut que l'Italie soit libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique.
NAPOLÉON III.

La difficulté était d'attacher le grelot.
LAFONTAINE.

Si nous entreprenions de démontrer mathémathiquement la vérité de cet apophthègme — rien n'est plus près du ridicule que le sublime — nous ne pourrions trouver d'arguments plus serrés, de preuves plus patentes que ceux qu'offre en ce moment à toute l'Europe la situation de l'Italie, assez comparable à une jeune accouchée, dont les contortions remuent

l'âme en même temps qu'elles provoquent le rire parceque ce sont toujours des contorsions.

Certes, il est sublime au delà de toute expression ce travail d'un peuple en muc essayant de baser sa liberté dans le sang de ses martyrs, et sacrifiant aux splendeurs d'un étincelant avenir la plus pure essence de lui même.

Jamais, aux temps héroïques, où dans des convulsions effroyables les peuples de la Grèce conquise tentaient leurs luttes gigantesques pour s'arracher à la domination romaine, on ne vit de spectacle plus grandiose que celui de l'Italie moderne déchirant ses chairs palpitantes au dernier chaînon qui la rive; et jamais non plus, l'histoire désopilante des décadences bourboniennes n'enregistra de fait à la portée comique des ***hauts le cœur*** de cette même Italie pour sortir d'une situation que l'on croirait compliquée à plaisir.

Nous sommes de ceux qui croient fermement que l'heure a sonné d'en finir une bonne fois avec ces politiques tortueuses et grimaçantes, n'ayant ni la loyauté pour base, ni la volonté nationale pour appui, et qui s'étayent encore, de leurs pieds douteux, aux

remparts croulants des vieux systèmes monarchiques; nous le croyons au nom de l'effervescence brûlante qui tourmente les deux hémisphères comme une lave embrasée. Nous croyons qu'il est temps enfin de cueillir les fruits que le sang de 89 a fait murir, et c'est avec des tressaillements de joie indicibles, que nous prêtons l'oreille au glas lugubre qui du vieux monde au jeune psalmodie le *de profondis* de la tyrannie et du despotisme.

Nous voulons qu'aux palais comme sur le forum la voix puissante du peuple éclate en pleine liberté, et qu'il ait le droit de demander un compte sévère des missions qu'il a confiées.

Ceci dit; on devine facilement quelles questions palpitantes nous allons poser ici.

Pourquoi, puisque telle est la Volonté du peuple italien, l'Italie n'est elle pas à Rome? Pourquoi, à la place que la Volonté du peuple italien a assignée au trône de Victor, se dresse encore le siége de Pie IX ?

Voila déjà trois ans qu'à l'appel suprême de ses frères sur le joug, le vieux Piémont s'est réveillé, et déchirant ses veines, en a prodigué tout ce qu'elles

avaient de sang jeune et pur, et lorsqu'après d'héroïques efforts, des sacrifices inouis, où chacun a consciencieusement apporté sa part, tous les monstrueux étouffeurs se sont affaissés de peur et de houte aux clameurs formidables de la liberté en rut, voila qu'au cœur même de cette Italie si chèrement délivrée, s'agite encore le dernier tronçon du serpent mutilé, au cœur même, à Rome, au Vatican, et qu'on l'y laisse !

Il n'y a plus que ce dernier pas à faire pour avoir entièrement accompli le grand œuvre, et l'on ne sait quelle stupeur engourdit tous ces cœurs qui ont si fiévreusement battu, paralyse tous ces bras qui ont si vaillemment tenu l'épée vengeresse !

Voilà que l'on parlemente, que l'on discute, que l'on bâtit des ministères et qu'on les démolit, que l'on se querelle, que l'on s'agite et qu'on n'agit plus!

Il faudrait rire vraiment, si cela ne donnait envie de pleurer.

Que penserait-t-on d'une armée qui au plus fort de la bataille, s'arrêterait court, et déposant ses armes s'étendrait commodément sur ses sacs?...

Eh bien, l'Italie fait en ce moment exactement la

même chose, à l'exception qu'au lieu de s'asseoir, elle se promène, tranquillement, les mains dans les poches, en attendant...

Quoi?...

— Que les Français aient évacué Rome!

C'est une grande politesse envers les Français, évidemment, mais c'est une grande faute envers l'Italie, peut-être une tache envers l'histoire: à coup sur, c'est inconséquent et illogique.

Il est une chose bien amère à constater, mais dont la vérité est trop manifeste et dont les conséquences peuvent être trop désastreuses pour que nous oubliions d'en parler ici.

Cette chose, c'est la haine des Italiens pour la France.

Je dis *des Italiens*, car, vive Dieu, les deux vieilles terres sont sœurs, elles s'étreignent et s'aiment, et bientôt disparaîtront ces malentendus excités par des politiques intéressées et des passions misérables qui éloignent les uns des autres des enfants faits pour marcher côte à côte dans le chemin du progrès.

Ce temps viendra, il est proche; mais d'ici-là, que

de maux peut engendrer la dissention morale qui désunit les deux peuples !

Que l'Italie se souvienne qu'à chaque cri de détresse qu'elle a poussé, la France (et nous ne voulons point parler de la France politique, mais du peuple français), la France a tressailli jusqu'au fond de ses entrailles; qu'elle songe qu'elle ne peut faire un pas sur sa propre terre sans y fouler les ossements encore chauds de ses libérateurs ! Qu'elle cesse à la fin de confondre l'esprit et la lettre en ne rendant point ses frères de France passibles d'une politique imposée (et fatalement imposée par les événements) ; mais incomprise seulement, parce qu'on ne s'est pas donné la peine de la scalper comme il convient, ou plutôt, parce qu'en politique il est de sot usage de chercher des complications et des rouages dans la simplicité même ; nous ne sommes pas assez éloignés des vieux systèmes machiavéliques pour ne point conserver encore quelque peu de leurs tortueux principes.

Sans vouloir entrer dans la politique française qui n'a rien à voir ici, nous voulons cependant essayer de rendre clair le côté qui concerne l'Italie, et pour

cela procéder simplement, logiquement, mathématiquement, en nous plaçant au point de vue de l'histoire, qui saura dégager les faits de toute passion et les juger dans leur nudité primitive.

Le jour où se mettant à la tête de son armée pour voler au secours de l'Italie pantelante, Napoléon III prononça ces paroles solennelles : « Il faut que l'Italie soit libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique », il s'engagea par devant l'Europe, par devant le monde et par devant Dieu à aider jusqu'au bout à l'accomplissement de cette tâche.

A-t-il rempli cet engagement?

— Non ! répondront tous les Italiens comme un seul homme.

— Oui! crierons nous de toutes nos forces, et nous ajouterons :

Si l'Italie n'est pas libre selon le programme de Napoléon III, c'est qu'elle ne sait pas se rendre libre !

Nous avons entrepris de dire la vérité, et nous la dirons jusqu'au bout.

Mais Villafranca ? mais l'occupation française à Rome ? mais ce fatal *statu quo* ?...

D'épaisses ténèbres enveloppent cette situation qui va s'éclaircir à la connaissance exacte du caractère de Napoléon III, et tout sera pour le mieux dans le plus mauvais des mondes possibles.

Misanthrope et sceptique à l'excès, avec une forte dose d'égoïsme, le neveu de Napoléon Ier a su saisir avec une adresse exquise les plus minutieuses nuances de l'esprit français, et il doit d'en être arrivé là, selon nous, plutôt à des études profondes et multiples qu'à un génie instinctif. Napoléon III ne prévoit rien, ne devine rien; il attend! et il sait admirablement attendre. Constamment l'homme du moment, nul autant que lui n'est capable d'embrasser d'un seul coup d'œil une situation de quelque façon qu'elle se présente et d'en sortir avec son habileté.

Que si l'on demande à Napoléon III ce qu'il fera dans une heure, dans un instant, nous répondions pour lui qu'il ne saura le dire, nous jurons que nous serons dans le vrai. Il possède au plus haut point *la pose* éblouissante de son système, prenant les hommes pour ce qu'ils valent et les choses pour ce qu'elles sont.

Ceci admis, il n'y a plus qu'à rire joyeusement des conférences dithyrambiques de la diplomatie européenne sur chaque mot ou geste de l'Empereur, au point que s'il arrivait à Napoléon III de dire devant quelqu'un : « Je vais changer de bottes » , toute la presse d'Europe retentirait le lendemain de commentaires étourdissants sur cette phrase machiavélique :

« Je vais changer de bottes ! . »

C'est-à-dire qu'un coup d'Etat se prépare, que les frontières du Rhin vont être envahies, que le pape a reçu une lettre autographe, ou que la Sardaigne est cédée à la France ! ...

Et voilà les esprits égarés, les passions allumées, les armements aux frontières, tout cela, pendant que l'Empereur est tranquillement dans son cabinet occupé à changer de bottes, et riant de tout cœur de ces farces désopilantes comme un homme d'esprit qu'il est.

Et si jamais souverain a su baser solidement son trône, c'est assurément celui-là, car c'est le seul qui ait compris qu'en France il ne peut y avoir d'institutions politiques durables, eu égard au caractère inégal et primesautier des Français, et que, loin de chercher à

dominer les événements, il se laisse tout doucement conduire par eux, s'occupant simplement à les voir venir pour s'assurer à l'avance de la position qu'ils lui réservent, et pouvoir y entrer habilement. C'est un homme d'un grand sens et d'un grand esprit, sachant rire de tout et de tous, et qui convenait admirablement au gouvernement de la nation la plus spirituelle et la moins politique du monde.

M. Gallenga, dans la séance du 17 mars, était assez dans le vrai, lorsqu'il disait très-irrévérencieusement : « que l'Empereur ne savait pas ce qu'il voulait. » Au terme près, c'est exact. Certes, il ne peut pas savoir ce qu'il veut, puisqu'il ne veut rien, et c'est seulement selon que les événements se présenteront qu'il saura avantageusement en tirer parti.

Il faut se bien pénétrer de la simplicité de ce système pour comprendre toute la routine de la diplomatie.

Le principe de l'Empereur, avons nous dit, est d'entrer dans les situations toutes faites, mais il est bien certain que, s'il ne veut rien, il désire néanmoins quelque chose, et qu'il souhaite ardemment que ces situations se présentent conformes à ses opinions;

or, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir quelles sont ses opinions relativement à l'Italie.

Fils de la révolution, élevé par elle, il sait que par elle seulement il peut être maintenu, toutefois à la condition *sine qua non* qu'il en serrera fortement les rênes sans jamais rendre la main.

N'oublions pas dans quel état il a pris la France, et avec quelle habileté prestigieuse il l'a replacée sur ses jambes chancelantes.

Souvenons-nous que, quoiqu'elle soit essentiellement révolutionnaire, la France s'est constamment laissée déborder par toutes les révolutions qu'elle a faites, et constatons en toute sincérité que Napoléon III la dote chaque jour des institutions libérales qui conviennent à un grand pays libre. En vérité, pour peu que le discours de Dijon nous revienne en tête, à cette phrase fameuse : « la République ne périra pas dans mes mains, » nous sommes tenté d'avouer que l'habile physicien couronné n'a point menti d'une lettre ; la République n'a point péri, messieurs, soulevez le gobelet . . . l'Empire, voulons-nous dire, et vous la trouverez ; en tant que République française,

bien entendu; une république démocratique et sociale est impossible en France.

Nous voici arrivé à la crise :

Villafranca a été un acte de haute sagesse et de conservation de la part de Napoléon III. Vous savez qu'on chantait la Marseillaise dans les rues de Paris à la nouvelle de Solferino. Or, de la Marseillaise aux barricades, il n'y a que la distance d'un pavé. La Révolution éclatait, le mors aux dents. L'Empereur l'a compris, il fallait rentrer promptement à Paris, et il a signé le traité de paix.

Qu'il ait agi ainsi dans l'intérêt de la France, que cette nouvelle Révolution aurait infailliblement reprécipitée dans les gouffres d'où il l'avait déjà tirée, ou qu'il l'ait fait par pur égoïsme personnel, pour la sauvegarde de son trône, toujours est-il que, lorsqu'au milieu d'un silence glacial il revenait d'Italie à Paris, ce jour là, il sauvait tout simplement une seconde fois la France.

Cette considération là vaut bien qu'on y réfléchisse, et nous le crions très-haut; c'est une grande et belle chose qui sera un monument dans l'histoire, que ce traité de Villafranca, si diversement apprécié, et qui,

en assurant à la France une gloire de plus, a donné au Piémont la Toscane et la Lombardie.

On s'est tû précisément au moment où il fallait le plus applaudir, sans doute parce que l'immensité du fait empêchait qu'on n'en embrassât immédiatement toute la majesté.

Et qu'on n'inscite pas, comme le font quelques langues envieuses et basses, l'annexion de Nice et de la Savoie; il y a dans les plaines de Magenta et de Solferino des milliers de cadavres qui se dresseront pour répondre !

Tout ce qu'il y a de noble et de généreux en Italie (et c'est assurément la plus forte part) sait bien qu'il n'y a pas dans tout le pays assez de richesses pour payer ce sang là, et que c'est une dette de reconnaissance éternelle.

Eh bien, la faute de l'Italie, c'est de manquer aujourd'hui à cette amitié, à cette reconnaissance cimentée sous la pluie des mitrailles; c'est non-seulement de n'avoir pas confiance dans la France, mais encore de se défier d'elle!

Voilà la véritable plaie, voilà le véritable gouffre, voilà peut-être ce qui a tué M. de Cavour...

L'appréciation sur Villafranca nous conduit naturellement à la seconde question, plus brûlante que la première.

— Si la France, disent les Italiens, est véritablement l'amie de l'Italie, si elle s'associe de cœur à ses destinées comme elle s'y est associée de sang, qu'elle le prouve! qu'elle évacue Rome! car elle est le seul obstacle qui nous barre le chemin!

Le seul?.. *Bone Deus!*

Habent aures, etc.

Habent oculos, etc.

L'obstacle?... Il est tout entier dans l'attitude inexplicable de l'Italie même!

Vous ne pouvez nier à la face de l'Europe les sympathies ardentes des Français pour la cause italienne, et quant à celles de l'Empereur, ne se reflètent-elles donc point clairement dans le premier et dans le second discours du prince Napoléon?

Il y a là cependant un programme tout tracé; ceci est une vérité manifeste.

— Mais les soldats français à Rome? diront toujours les optimistes.

A cela (la politique de Napoléon III admise) il n'y a que cette réponse à faire :

Les Français attendent tout simplement que les Italiens arrivent pour se retirer comme la mer Rouge devant les Hébreux.

Aussi bien, fouillons tout de suite au cœur même de la question.

— Pourquoi les Français ne se retirent-ils pas immédiatement?

Parceque cette politique à deux visages que l'on accuse à tort Napoléon III d'user envers l'Italie, il est forcé et logiquement forcé de l'employer vis-à-vis du pape; ceci n'est plus un principe, mais une conséquence, et il faut bien, tout souverain que l'on soit, essayer d'être conséquent avec soi-même. Lorsque Pie IX demande à Napoléon de ne point lui retirer son aide, Napoléon peut-il logiquement, après la faute de 49, le lui brusquement refuser?

Ah! il y avait un moyen qui eût concilié admirablement tous les intérêts et toutes les convenances, c'était que Pie IX consentît à mourir.

Le Diable est si malin qu'il ne l'a pas voulu.

Encore un coup, qu'on le sache, la double entente

de cette politique, c'est que les Français ne sont à Rome que pour sauvegarder Pie IX, mais le trône sera à l'Italie lorsqu'elle voudra le prendre.

Voilà ce que Napoléon III ne peut pas dire, mais ce qu'il laisse facilement deviner.

Est-il donc possible qu'il en soit autrement ? Est-il admissible qu'aux portes de Rome, les Italiens puissent rencontrer les baïonnettes françaises ?..

Mais nous voulons faire large part aux objectionnistes, et nous irons jusqu'à admettre qu'en dehors de toute possibilité, de toute logique, de toute convenance, l'Empereur refuse de se retirer.

Alors, est-ce que la France, cette France si généreuse, si dévouée, si pleine de noblesse et d'abnégation ne se soulèverait pas tout entière dans un cri d'horreur et de réprobation ? Est-ce qu'il est un seul soldat français qui ne briserait aussitôt son épée devant les frères à côté desquels il a si vaillamment combattu ? .. Il en serait à cette heure comme de l'appel *menaçant* à la chrétienté. La chrétienté a ses affaires et resterait tranquillement chez elle ! Ils sont loin de nous ces temps où des milliers d'hommes s'entretuaient pour le bon plaisir ou l'entêtement d'un seul !

Est-ce bien aussi entêtement qu'il faut dire dans le cas actuel, et la situation de Pie IX vis-à-vis de l'Italie n'est-elle pas le coup suprême aux fondements déjà bien ébranlés du Catholicisme?

En tant que pur entêtement, nous l'admettions de la part de François II, par exemple, mais de la part de Pie IX, n'est-ce pas plutôt le dernier déchirement du masque honteux dont on a revêtu la sublime religion du Christ?

Quoi? le premier de ses dogmes sacrés est l'humilité et la résignation devant le droit, et le chef même de cette religion donne aujourd'hui au monde entier le spectacle écœurant d'un égoïsme inouï, cherchant à s'appuyer sur le brigandage et les luttes fratricides.

O Jupiter, qu'as-tu fait de ta foudre? . .

O Jésus, les vendeurs sont rentrés dans le temple, ils étalent leur sale commerce au pied même de ta croix!

Pape! vous pouviez d'un élan sublime éblouir le monde et le coucher à vos pieds, en proclamant vous-même, du haut de la chaire de saint Pierre, l'unité italienne au nom de Dieu qui parle par la volonté du

peuple. Vous pouviez être le premier et le plus grand citoyen de l'Italie en même temps que le plus fidèle apôtre du Christ; mais vous avez préféré, pasteur, à l'humble auréole de saint Pierre votre orgueilleuse couronne de Roi, et peu vous importe à présent de la teindre du sang de vos brebis.

O Pie IX, quelle responsabilité terrible vous avez assumée sur votre tête pour l'heure où Dieu vous demandera compte de vos missions?

Vous avez plus fait que Voltaire pour écraser la religion!

Aussi le répétons-nous : L'Italie sera complètement unifiée le jour où il lui plaira de l'être.

Voilà notre conviction sincère. Les peuples sont fatigués de leurs luttes fratricides et l'heure est venue où le dernier rempart de la tyrannie va s'écrouler.

Quelle autre preuve en faut-il que cette attitude sublime des pauvres travailleurs auxquels la guerre d'Amérique a ôté le pain quotidien?

Ils souffrent, ils pâtissent, ils ont faim! et ils ne font entendre aucun cri de détresse, et ils ne se soulèvent pas, et ils ne courent pas aux barricades! parce que cette guerre, qui étale sur eux la hideuse

plaie de la misère, est juste et sainte : ce sont des frères opprimés qui secouent le joug.

Il y a là un grand enseignement et un terrible avertissement aux tyrans encore debout ! Il y a une réflexion profonde pour Napoléon III, en cas qu'il n'ait pas encore réfléchi ; il y a enfin, qu'on en soit convaincu, et qu'on mûrisse cette thèse, il y a, assurons-nous, pour l'Italie, un libre *laissez-passer* jusqu'à Rome !

Nous défions qui que ce soit de le nier.

Donc, quels que soient les ordres du jour plus ou moins apocryphes de M. de Goyon à ses soldats, quelles que soient les luttes ministérielles, quels que soient les passions, les intérêts, les rancunes, les égoïsmes et toutes ces comédies diplomatiques dont les acteurs sont payés pour jouer leur rôle : il n'y a pas à douter que le premier soldat italien venu ne puisse à toute heure transporter le trône de Victor-Emmanuel à Rome.

Et cela, non-seulement de par la volonté du peuple italien, mais aussi de par la volonté de tous les peuples, sur l'attitude desquels il suffit de jeter un coup d'œil pour être suffisamment convaincu.

Est-ce à dire cependant que l'Italie sera faite le jour où le roi Victor signera ses décrets du Vatican?

Oui et Non.

Oui! si l'Italie, mettant de côté tout faux orgueil, se souvient des services rendus et tend la main à la France avec le respect qu'elle lui doit, pour lui demander l'étude de ses institutions sociales, qui sont les premières du monde.

Non! si elle s'écarte un seul instant de cette voie.

Turin, mars 1862.


U.C. BERKELEY LIBRARIE
C039218942

